

XVIII

Bari, le 18 novembre.

Arriver à Bari aussitôt après avoir quitté Lucera, c'est sauter par-dessus six ou sept cents ans, malgré la proximité relative des deux endroits. Tandis, en effet, que l'ancien refuge des Sarrasins demeure presque intact à travers les âges, ici les tremblements de terre furent si fréquents et si durs que la moitié de la ville ne date pas d'un siècle, et je la trouve, pour ma part, charmante, cette cité neuve avec ses larges rues à angles droits qui permettent sans cesse de voir la mer à leur extrémité, comme à Turin on voit les Alpes, et quelle douce, quelle voluptueuse mer, celle dont parle la *Leuconoe* d'Anatole France :

... La mer voluptueuse où chantaient les Sirènes,

et bleue de ce bleu si profond, comme d'un

saphir fondu, où il semble qu'un objet se teindrait d'azur en s'y plongeant ! Les maisons qui bordent ces rues me font souvenir de Tanger et de Cadix dans leur intense blancheur. Elles sont toutes passées à la chaux, carrées, massives, et beaucoup présentent cette particularité de montrer, par-dessus leur premier étage fini et visiblement habité, un second étage inachevé. Il paraît que les difficultés de commerce survenues entre l'Italie et la France ont tout à coup ralenti la prospérité de Bari. Elle s'était enrichie prodigieusement, m'affirment-on encore, par l'exportation des vins de la Pouille, très épais et propices aux coupages, à l'époque où le phylloxera dévasta nos vignobles. Je n'ai pas vérifié ces assertions, ne me souciant pas de gâter la douceur de mon voyage par l'inutile rappel de cette triste politique, qui fait qu'aujourd'hui partout, en Europe, on retrouve le fantôme de la guerre déclarée ou menaçante. C'est le fatal résultat de la théorie des nationalités, si imprudemment conçue et réalisée par les régimes issus de notre malheureuse Révolution, au rebours de l'œuvre profondément politique des anciennes et bienfaitantes monarchies. Un conflit sanglant de toute l'Europe pourra-t-il, désormais, être évité ? De

quel orage sont grosses ces nuées dont on aperçoit l'ombre projetée de tous les horizons? Ah! n'y pensons pas, et plutôt écoutons le philosophe du *Banquet* : « Comme un voyageur assailli d'un violent orage s'abrite derrière un petit mur, contre la poussière et la pluie que le vent soulève, de même, quand tu ne peux rien contre la tempête qui menace les États, tiens-toi en repos, occupé au travail de ton âme, et estime-toi heureux si tu peux passer cette vie, pur de toute action inique, et en sortir plein de calme et de douceur, avec une belle espérance... »

Ce conseil du plus grand des païens et du plus pur après Marc-Aurèle, mais d'un païen tout de même, semble devoir être suivi plus aisément à mesure que l'on s'approche de la Grèce et de ces villes de l'extrême midi italien. C'est déjà un coin de la terre hellénique, et c'est, à coup sûr, un sol païen. Quand la fièvre les épargne, ces villes donnent, malgré les vulgarités de la civilisation moderne, une telle impression de vie opulente, facile et comblée. Quel que soit le chiffre de son commerce actuel, cette claire Bari, par exemple, assise au bord de cette mer de saphir fondu, m'est

apparue dans cette chaude journée de novembre comme si propice à cet esprit d'invincible naturalisme que Sainte-Beuve a ramassé dans ces deux vers, refrain de son *Églogue napolitaine* :

Paganisme immortel, es-tu mort? On le dit.

Mais Pan, tout bas, s'en moque et la Sirène en rit.

Plus prosaïquement et rien qu'à visiter le marché qui se tient tout près du vieux port, dans une vaste halle, la félicité matérielle de cette terre, bénie des dieux antiques, éclate à mille signes. C'est le plus riant, le plus multicolore étalage de fruits, rangés avec une coquetterie de propreté qui dément les communes légendes. Les raisins dorés ou noirs amoncellent dans les paniers leurs grappes allongées. Les grenades ouvertes montrent leurs grains rouges. Les melons d'eau, les poires brunes, les petites pommes blanches qui fleurissent le muscat, alternent avec des noix grosses comme des pêches. Les paniers regorgent d'énormes figues séchées et toutes saupoudrées d'anis. A côté de ces fruitiers à demeure, des paysans vendent des volailles et du gibier dans une profusion qui en explique le bon marché. Je vois une bourgeoise d'ici acheter deux canards vivants moins de trois francs et des grives à deux

sous l'une. Tout auprès, la poissonnerie justifie, par la variété des espèces détaillées à la criée, le vieil adjectif de *piscosum*, qu'Horace applique à la ville. La nacre bleuâtre ou rose des écailles étincelle quand le soleil les frappe, et les marchands rient à belles dents, bistrés, sensuels, à demi nus dans cette lumière. Si l'on songe que le vin est ici le produit national, et, par conséquent, aussi commun et aussi peu coûteux qu'il peut l'être à Bordeaux; que les vastes pâturages de la Pouille fournissent plus de viande qu'aucune autre partie du royaume; que, tout auprès, Foggia reste célèbre par les réserves de blé entassées dans les caves creusées à même le sol de sa place publique, on ne s'étonnera plus que les émigrants italiens, partis par esprit d'aventure, rêvent toujours du retour, et moins encore que cette terre ait été tant disputée. Depuis Hannibal, qui livra tout auprès sa sanglante et inefficace bataille de Cannes, jusqu'au roi Murat qui fut le restaurateur de Bari, que de guerres! Au moyen âge, les princes de Bénévent tour à tour et de nouveau les musulmans ont assiégé et pris cette ville que le roi normand, Guillaume le Mauvais, fit raser en 1156. Un autre roi normand la rebâtit, et la ville devient un point de départ pour les

Croisades. Puis les grandes guerres recommencent et les sièges et les batailles dont le vieux quartier garde la trace, avec ses maisons serrées autour de l'église où reposent depuis huit cents ans les restes de saint Nicolas. Là un laciné de rues étroites et tortueuses, pressées de murs, vraisemblablement hantées d'épidémies, difficiles à entretenir et à nettoyer, attestent l'œuvre fatale de l'insécurité, tandis que la cité nouvelle, avec son air de libre épanouissement, s'adapte bien au paganisme natif qui faisait de la Grande-Grèce, dont voici le bord, un paradis de volupté. Ce simple détail montre l'avenir promis à ce sol de richesse, — *si qua fata aspera rumpas*, disait déjà à cette belle Italie le poète qui l'a le plus aimée et qui en a le plus senti les misères

Sainte-Beuve avait raison. Les dieux anciens n'ont jamais entièrement quitté ce ciel et cette terre. L'immortel paganisme, même dans ce dur moyen âge, se rencontrait mêlé partout au triomphe de la religion rivale, sinon pour la corrompre, au moins pour altérer son caractère de pure spiritualité. Cette permanence secrète des vieux Olympiens a son symbole dans ces églises où les colonnes des cryptes gardent

encore sur leurs chapiteaux les emblèmes des temples impies auxquels elles furent enlevées ; où les devants d'autels sont des débris de sarcophages ornés encore de leurs sculptures ; où les moindres détails révèlent le besoin exaspéré de l'image, du mythe rendu palpable et concret, de ce sensualisme mystique, qui est encore une piété mais inquiétante et déjà trouble. Je viens d'entrer dans cette très curieuse basilique, vouée aux reliques de saint Nicolas, sur la façade de laquelle se voient d'étranges colonnes supportées par des bœufs, ceux qui traînaient le corps du saint et qui se sont arrêtés là, et c'est par douzaines que j'ai pu compter les Madones habillées dans le goût espagnol, avec une magnificence d'atours trop voisine de l'idolâtrie. Des pierres brillent à leurs oreilles et à leur cou, la soie de leur robe étincelle d'argent. Les sept glaives de douleur sont figurés, ici par sept petits poignards d'or, là par un simple stylet, mais il est de vermeil avec un manche ciselé. Leurs pieds sont chaussés de bas à jour et de souliers où flamboient des boucles de strass. Une d'elles porte des bagues à ses mains ; une autre, des gants, et cette dernière déploie un mouchoir de batiste sur lequel est brodée une M surmontée d'une

couronne. Il faut un effort à un voyageur qui n'est pas né dans le Midi pour comprendre que le sentiment du mystère, fonds premier de toute religion, puisse s'allier à une pareille précision de détails représentatifs. Elle s'y allie cependant, comme on s'en convainc, à regarder les fidèles agenouillés devant ces statues. Les images sont plus qu'à demi païennes, et pourtant ces dévots *prient chrétien*, si l'on peut dire. J'ai vu ainsi dans ce Saint-Nicolas de Bari une vieille dame en oraisons lever vers la Madone un visage usé, creusé par la vie. Elle était tout en deuil, avec des yeux brûlés d'avoir pleuré, une tristesse infinie dans la bouche, et de ses mains à mitaines, serrées dans un effort, elle offrait visiblement sa douleur à l'autel où elle s'agenouillait. Visiblement aussi, elle regardait dans la Vierge placée sur cet autel, et qui était justement la Marie au mouchoir brodé, quelque chose que je n'y discernais pas, comme un ami qui conserve d'un ami mort un objet insignifiant et dont il repait sa tendresse. Il faut admettre que la loi, si nettement formulée par M. Taine, sur la diversité irréductible entre les formes premières d'imagination, et qui reste la grande découverte de la psychologie nouvelle, est vraie de la

piété comme des arts, et ne pas trop imiter les livres de voyage anglais que ce contraste entre le fond chrétien et la forme païenne incite toujours à la moquerie ou à l'indignation. C'est un effort difficile, je l'avoue d'ailleurs, à la première rencontre. On le doit à la sincérité de ceux qui trouvent de quoi valoir mieux dans ces pratiques si évidemment nationales, puisqu'elles se rencontrent partout dans ce bas de la péninsule

Je n'insisterai donc pas sur la visite que j'ai faite dans la crypte de cette même église Saint-Nicolas, où se trouvent enfermées dans un autel d'argent les reliques du saint. Si les enjolivures de cet autel, qui remonte au dix-septième siècle, ne conviennent guère à une église du style roman, à ce funèbre caveau voisin de la catacombe primitive, le commerce qui se fait de la manne distillée par les os du saint convient moins encore à un endroit religieux, et moins encore la physionomie des personnages qui se livrent à ce commerce. Je retrouve ici cette étrange population de dangereux sacristains à caractère de demi-bandits qui infeste les églises de Séville. J'essaye d'oublier ces misères pour me ressouvenir seulement des fresques

d'Assise, où un naïf élève de Giotto a représenté les miracles de cet évêque de Myra, si touchant par une naïve légende, qui fait de lui un patron vraiment populaire, le protecteur des enfants, des marins, des prisonniers, des esclaves. C'est un saint pour les humbles, pour les pauvres, et que des pauvres aussi ont apporté dans cette ville. Ces matelots, qui enlevèrent ces reliques à un tombeau ruiné d'Asie Mineure gardé par trois moines et sans cesse à la veille d'être pillé par les musulmans, ne se sont pas trompés en croyant assurer à leur Bari un protecteur qui durerait. Aujourd'hui encore, ces restes de saint Nicolas demeurent la principale curiosité de la ville. Ils ont été depuis des siècles une occasion de voyages innombrables et entrepris par toutes sortes de pèlerins, parmi lesquels s'est trouvé, comme je crois l'avoir déjà noté, saint François d'Assise. Oui, le Stigmatisé est venu ici. Il est descendu dans cette même crypte, lorsqu'il vint fonder à Bari un des mille couvents que sa règle suscita aussitôt. Ici, dans cette ville païenne, posée presque en face de Corfou, l'île de Nausicaa, il se rencontra avec ce grand incrédule de Frédéric II. Une inscription du château fait allusion à une plaisanterie que

l'empereur aurait machinée contre le moine. Ce *practical joke* paraît avoir consisté dans quelque tentation d'un ordre très simple. « C'est là, » dit en effet cette inscription, « qu'une fille lascive, ou plutôt la férocité d'une hydre de feu, fut domptée par François... » On imagine assez que l'ironie du prince sceptique se soit complu à éprouver de la sorte le représentant le plus illustre de la foi ingénue et docile. Ce trait qui rappelle la scène fameuse de don Juan et du pauvre achève de peindre Frédéric sous son vrai jour de railleur voltairien égaré au cours du moyen âge. L'anecdote n'est cependant rappelée, à ma connaissance, ni dans les *Fioretti*, ni dans l'ouvrage de saint Bonaventure. Les admirateurs de François ont-ils craint d'évoquer seulement le souvenir de l'empereur sacrilège, ou bien ces récits furent-ils composés d'après les confidences de saint François lui-même sur ses visions; et, par modestie ou par décence, le *poverello* n'a-t-il pas cru devoir révéler à ses fidèles cette aventure scandaleuse? D'ailleurs rien n'est simple dans ce Frédéric qui se vantait de n'avoir jamais tenu quelqu'un entre ses mains sans l'avoir « vidé comme le meunier fait un sac de blé pour son moulin. » Peut-être avait-il poursuivi dans

cette mystification un but politique en même temps qu'il exerçait sa profonde et sarcastique ironie. Son coup d'œil d'homme d'État ne dut pas se tromper sur la portée de l'Ordre fondé par le saint. Ce mystique amant de la chrétienne pauvreté, qui voulait recruter uniquement des âmes au Dieu de douleur, s'est trouvé avoir forgé l'outil le plus redoutable d'agitation démocratique qu'aient eu les Papes, — de même que cet admirable maître de la vie intérieure, Ignace de Loyola, a forgé pour Rome l'outil le plus puissant de domination spirituelle. Cette force populaire des Franciscains apparut, aux plus aveugles, lorsque ces moines allèrent, quelques années plus tard, distribuant de petite ville en petite ville les lettres du Pontife contre l'empereur. A la date de 1229, on trouve dans la Chronique de Richard de San Germano la note suivante, qui en dit long dans sa sécheresse : « Les Frères Mineurs furent expulsés de tout le royaume sous l'accusation d'avoir colporté des lettres apostoliques afin d'induire tous les citoyens à se soumettre au Pape... » Frédéric II avait-il, dès 1220, — c'est la date de sa rencontre avec saint François, — prévu cette action des Frères Mineurs sur la foule, et comprenait-il que la force invincible de cet

Ordre résidait dans l'irréprochable réputation de sainteté du fondateur? Quoi qu'il en soit de cette petite énigme morale, la confrontation à cette place des deux mondes d'idées incarnés dans ces deux hommes ne frappe-t-elle pas l'imagination comme un de ces paradoxes de destinée où l'histoire confine au roman?

Je l'ai retrouvé, ce romanesque de l'histoire, dans l'endroit où je l'attendais certes le moins, et sous une forme très familière, mais d'autant plus saisissante. Après beaucoup d'efforts et à travers les fatigantes complications de démarches qu'un de mes amis de ce côté des Alpes appelle spirituellement le *destino italiano*, j'étais arrivé à me faire ouvrir les portes du palais de l'Ateneo. J'y visitais les salles réservées à un musée ou plutôt à un commencement de musée. Sa richesse consiste, d'après le Guide, en un petit nombre de vases italo-grecs découverts dans les fouilles que l'on exécute, avec plus ou moins de régularité selon les budgets, sur cette côte, à Monopoli, à Egnazia, à Fasano. Le livre de voyage a raison de désigner ces vases de Bari comme d'intéressants exemplaires du genre, mais secondaires. Ce sont presque toujours les mêmes scènes : des bacchanales,

des combats, des jeux, quelquefois une femme à sa toilette. Sans doute les figures enlevées tantôt en noir sur fond rouge, et tantôt en rouge sur fond noir, ne datent pas de la même époque. La différence des factures, ici la finesse serrée, ailleurs l'incertitude et la surcharge, révèlent tantôt la divine jeunesse du génie grec, tantôt l'effort troublé de la décadence latine. Mais des connaissances trop spéciales sont nécessaires pour apprécier le détail de ces nuances. J'avoue donc n'avoir guère été intéressé par elles, non plus que par les monnaies de la Grande-Grèce qui se trouvent ramassées là au hasard. Je reconnais l'épi de Métaponte, le dauphin de Tarente, le trépied de Crotona, le taureau furieux de Sybaris, le lion de Reggio, l'aigle d'une Augustale. Seulement les monnaies veulent être maniées dans tous les sens pour être étudiées, et il est trop naturel que cette manipulation soit interdite aux visiteurs de passage. Il y a bien encore dans ce musée quelques panneaux très intacts, dont un représente un Archange qui tue le Dragon. Ils sont l'œuvre du Vénitien Bartolommeo Vivarini, qui a laissé aussi une peinture près du maître-autel à Saint-Nicolas, et ils montrent à un haut degré les qualités de ce rare artiste :

la force du coloris jointe à cette netteté presque dure du dessin qui rappelle Mantegna. Malheureusement, ces panneaux ne sont qu'en tout petit nombre. Aucune pancarte n'indique d'où ils viennent, et, ne les ayant trouvés mentionnés ni dans le Bædeker, ni dans le livre si complet de sir Henry Layard, je ne peux que les indiquer aux voyageurs plus compétents, plus autorisés pour discuter l'authenticité et la valeur d'une peinture. J'aurais donc quitté l'Ateneo sans y avoir glané une sensation vraiment neuve, si le hasard ne m'avait fait remarquer sous une vitrine le plus vulgaire des objets, et, par cela même, le plus significatif, le plus capable de donner une impression de réalité concrète et présente. Ce n'est, cet objet, qu'un nécessaire de voyage en argent dont les pièces emboîtées les unes dans les autres tiennent toutes, malgré leur nombre, dans une caisse d'acajou ovale, très plate et facilement manœuvrable. Cette caisse a dû, en effet, voyager beaucoup et vite, car, sur les objets comme sur le couvercle, se voit le chiffre J, et c'était le nécessaire de campagne de Joachim Murat, de ce fils d'aubergiste devenu, par la volonté de Bonaparte et son courage, roi de Naples et des Deux-Sicules, sans cesser d'être prince

français et grand amiral. Les belles monnaies, où son noble et théâtral profil apparaît, tout coiffé de cheveux qui bouclent, racontent aussi ce détail. Devant ces ustensiles d'argent qui ont suivi le grand cavalier dans ses guerres, la brillante fantasmagorie du premier Empire s'évoque irrésistiblement. Ce que cette époque a d'in vraisemblable en même temps que de grandiose, éclate à nouveau par les contrastes d'histoire que suppose cette relique militaire placée d'une manière légitime entre ces débris de la Grèce antique et du moyen âge! C'est un rien, et, si l'on se reporte par la pensée à un siècle en arrière, en 1788 seulement, l'étrangeté de cette destinée stupéfiée comme ferait un conte des *Mille et une Nuits* devenu tout d'un coup possible et vrai.

Je viens précisément de relire l'histoire tout entière de ce règne si court de Murat, en la complétant par le dramatique récit que Lenormant a écrit sur place de l'exécution du prince au Pizzo. Il y cite — et cela vaut toujours la peine de rappeler des monuments comme celui-ci pour dénoncer les monstrueuses iniquités des haines politiques — ce décret

d'après lequel le beau-frère de Napoléon aurait été mis en jugement :

Ferdinand, par la grâce de Dieu, etc., etc., avons décrété et décrétons ce qui suit :

ART. 1^{er}. Le général Murat sera traduit devant une Commission militaire dont les membres seront nommés par notre ministre de la guerre.

ART. 2. Il ne sera accordé au condamné qu'une demi-heure pour recevoir les secours de la religion.

Naples, le 9 octobre 1815.

FERDINAND.

Aucune aventure plus que celle de l'exécuté du Pizzo ne permet de saisir le procédé de conquête napoléonien, et tout à la fois son audace, son incohérence et sa portée. En 1808, l'empereur a besoin de son frère Joseph pour gouverner l'Espagne; il l'enlève de Naples comme il eût déplacé un préfet, et, par un statut daté de Bayonne, il donne le trône à Murat, sans plus d'hésitation ni d'explication. Il ne s'agissait, en fait, que d'une besogne de préfet, c'est-à-dire d'exécuter des desseins du maître. Joachim, qui avait rêvé, après son entrée à Madrid, le trône d'Espagne, au point, raconte Marbot, d'en avoir fait une maladie lorsqu'il

sut le choix de l'empereur, sentait trop le joug de ce maître. Il se plaignait amèrement, avec son éloquence soldatesque, de n'être « qu'un roi d'avant-garde ». On le voit, par force, reprendre aussitôt l'œuvre commencée par Joseph. Elle consistait, selon la formule du César moderne, dans une application des lois du jeune empire français à cette vieille monarchie des Deux-Siciles. Napoléon, ici comme ailleurs, voulait que l'on reconstruisit avant même d'avoir fini d'abattre. La guerre d'invasion continuait. Les Bourbons tenaient la Sicile; les Anglais, Capri, Procida, Reggio, Scylla. D'innombrables brigands royalistes infestaient les routes. N'importe. Joachim devra se battre et légiférer à la fois. Il entre donc en campagne, sur terre et sur mer, et, en même temps, il décrète, coup sur coup, des mesures qui étaient bien étrangères à ses soucis habituels : l'abolition des droits féodaux, l'unité des impôts, l'extension des écoles, la régularisation de la justice, la création et l'entretien de voies publiques, le recrutement d'une armée nationale. Telles furent les lignes principales d'un programme qui eût voulu la paix et le temps. Or, au même moment, l'empereur, lui, suivant son habitude de faire suer à

l'énergie humaine jusqu'au dernier suc de sa dernière fibre, réclame tour à tour des troupes à son beau-frère pour l'Espagne, pour le Tyrol, pour Wagram, contre les États de l'Église. Enfin, il le prend lui-même et son armée en bloc, et il coule le tout dans ce fleuve d'hommes qu'il précipita d'Occident vers la Russie en 1812!

Il semble qu'aucune trace n'eût dû rester d'un règne si court, et ainsi employé. Cependant, lorsque Ferdinand I^{er} regagna le palais de ses pères sous les regards de la sœur de Bonaparte prisonnière dans la rade, à bord d'un vaisseau anglais, il dut faire comme Louis XVIII en France et coucher dans les draps de l'usurpateur. Les Français avaient été chassés, mais leurs lois restèrent. Circello, Medici et Tomasi, les trois ministres du roi restauré, rendirent leurs propriétés confisquées aux émigrés, mais ils indemnèrent par des rentes tous les établissements fondés par Joachim : monts-de-piété, hôpitaux, sociétés industrielles et scientifiques, — en sorte que les grosses réformes d'instruction et d'administration se trouvaient légalisées. Les mêmes ministres essayèrent bien de donner des avantages aux officiers venus de Sicile, mais ils durent garder et les

troupes et les cadres de Murat, ne fût-ce que pour réprimer le brigandage, — et l'armée nationale était créée. Ils modifièrent le Code civil sur quelques chapitres, celui du divorce par exemple et des successions, mais ils laissèrent subsister les grandes lignes, — et l'égalité devant la loi était établie. Ils supprimèrent le Conseil d'État, mais sans plus toucher au système communal et provincial qu'ils avaient trouvé ébauché à leur retour et plus commode à manier que l'ancien. Ici comme partout, l'empereur et ses lieutenants ont donc fait besogne de révolutionnaires, même en rêvant, comme leur chef et surtout comme Murat, les magnificences monarchiques, la sécurité reconnue du trône, une place définitive dans le Sénat des vieilles royautés d'Europe. Tout ce terrible esprit de démocratie cosmopolite, dont cette Europe mourra d'ailleurs selon toute vraisemblance, le beau cavalier qui fut le roi de Naples l'a promené en croupe avec lui, comme les autres maréchaux de Napoléon, pêle-mêle avec les cuvettes, le rasoir, le petit appareil à café et à thé, les coquetiers, les tasses enfermées dans cette boîte plate. Je la regarde et je revois les aubes de bataille où ces outils de frivolité étaient dressés

dans la tente, la sauvage gaieté du prince, sur le point de monter à cheval avec sa simple cravache, ses costumes de paladin moderne, la splendeur de sa fougue, qui faisait de lui, comme Michelet le dit superbement de ses rivaux en cavalerie Lannes et Lasalle, « un grand drapeau vivant. » Je revois cette fin tragique et son débarquement au Pizzo, lorsque, voulant imiter son impérial beau-frère et risquer, lui aussi, son retour de l'île d'Elbe, il fut trahi par l'infâme Maltais Barbara. Sa vie politique avait été obscurcie dans les dernières années par des ambitions trop personnelles, mais comme il sut mourir ! Avec quelle fierté, reprenant dans le danger l'énergie des anciens jours, celle d'Égypte et d'Italie, il répondit au juge qui voulait l'interroger : « Je suis Joachim Napoléon, roi des Deux-Siciles ; maintenant, Monsieur, sortez ! » Avec quelle bonne humeur d'officier de houzards il dit au chanoine Masdea, auquel, cinq ans auparavant, il avait accordé de l'argent pour reconstruire l'église détruite par un tremblement de terre : « Eh bien ! Monseigneur le chanoine, je ne me doutais guère, il y a cinq ans, que je donnais de l'argent pour mon tombeau ! » Avec quelle coquetterie, cette fois sublime, il cria aux sol-

dat : « Respectez mon visage, et visez au cœur !... » Et il mourut ainsi, jeté dans la fosse commune, au moyen d'un cercueil dont la corde se rompit, si bien que, la caisse s'étant brisée dans la chute, il fut impossible de jamais retrouver ses restes et que son monument de Bologne avec sa statue d'un mauvais goût si fastueux par l'outrance de la décoration est un sépulcre à jamais vide. — Il avait quarante-quatre ans !